

Réduction en art et Erkenntnissteuerung.

Pascal Dubourg Glatigny

► **To cite this version:**

Pascal Dubourg Glatigny. Réduction en art et Erkenntnissteuerung.: Deux tendances historiographiques actuelles sur l'écriture des savoirs à l'époque moderne.. Carvais, Robert; Garçon, Anne-Françoise. Penser la technique autrement. En hommage à l'oeuvre d'Hélène Vérin, Garnier, pp.31-41, 2017, 10.15122/isbn.978-2-406-05785-7.p.0031 . halshs-02957358

HAL Id: halshs-02957358

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02957358>

Submitted on 6 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



CLASSIQUES
GARNIER

DUBOURG GLATIGNY (Pascal), « Réduction en art et *Erkenntnissteuerung*. Deux tendances historiographiques actuelles sur l'écriture des savoirs à l'époque moderne », *Penser la technique autrement. En hommage à l'œuvre d'Hélène Vérin*, p. 31-41

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-05785-7.p.0031](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-05785-7.p.0031)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2017. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

RÉSUMÉ – Les deux propositions théoriques nouvelles présentées, qui analysent les critères intellectuels du passage à l'écrit, prennent à rebours l'aspiration à un modèle d'expert, quoiqu'elles se fondent sur deux propositions radicalement différentes. La première se propose de cerner une notion historique passée inaperçue des historiens, la deuxième cherche à mettre en œuvre un outil historiographique nouveau, le pilotage des savoirs. Les deux propositions donnent naissance à des questionnements inédits.

RÉDUCTION EN ART ET *ERKENNTNISSTEUERUNG*

Deux tendances historiographiques actuelles
sur l'écriture des savoirs à l'époque moderne

*Omnes artes, quae ad humanitatem pertinent
[habent
quoddam commune vinculum,
et quasi cognatione quadam inter se continentur.
CICÉRON, Pro archia poeta¹.*

Jusqu'à une période récente, les études sur les modalités de passage à l'écrit des savoirs de l'époque moderne faisaient l'objet de peu d'approches transversales. Il s'agit bien ici de discuter les recherches transversales, c'est-à-dire celles qui tentent d'identifier les tendances structurelles franchissant des champs disciplinaires variés, laissant de côté les études inter-disciplinaires qui procèdent souvent par comparaison. Ces approches partagent l'acquis historiographique des études disciplinaires qui se chargent, quant à elles, de mettre en évidence les procédés internes de mise en forme des savoirs soit en identifiant les circulations verticales, soit en se concentrant sur l'intertextualité horizontale. Une démarche relève plutôt de la tradition philologique, une autre est l'héritière des approches structuralistes, et les axes horizontaux et verticaux se rencontrent parfois. Ces études sont largement développées, elles contribuent à construire la spécificité formelle et fonctionnelle de l'exposé des savoirs propre à chaque discipline et leurs résultats ne sont par conséquent guère mis en partage avec d'autres champs de savoirs.

Les croisements qui pourraient découler d'approches transversales restent rares, si l'on exclue les filiations déjà établies par la tradition

1 « Tous les arts qui relèvent des humanités ont un certain lien en commun et sont liés entre eux comme par une certaine parenté ».

académique, par exemple celles qui unissent les mathématiques et la physique, ou la peinture et la gravure. La tendance actuelle s'oriente vers un cloisonnement des disciplines historiques, reflétant les champs académiques actuels des humanités (la littérature, les arts, les sciences, le droit...). Naguère, les chercheurs faisant circuler leur curiosité entre plusieurs domaines n'étaient pas rares : ils examinaient simultanément des corpus qui, en apparence, n'entretenaient aucun rapport, favorisant l'émergence de quelques liens inattendus. Mais plus récemment, l'aspiration sociétale à un modèle d'expert s'est substituée à l'idéal de connaissance du savant. Les modes relationnels qui régissent les rapports entre le monde du savoir et l'extérieur ont contaminé les usages en vigueur à l'intérieur même du monde universitaire. La société attend des experts qu'ils établissent des certitudes, qu'ils tracent des frontières et non qu'ils mettent en évidence l'implicite et explorent les porosités. Une spécialisation accrue, redoublée par l'aspiration à la reconnaissance des pairs selon des cadres référentiels clairs, est alors nécessaire. Cette exigence s'applique désormais au sein de l'université : les territoires personnels de compétence sont plus strictement définis et visent à établir des faits plus qu'à construire des questionnements, en valorisant une rhétorique de la culture du résultat visible au détriment d'une exposition introspective. Si la recherche interdisciplinaire a connu des heures de gloire aujourd'hui révolues, l'engagement sur les chemins du transdisciplinaire, plus récent, peine à trouver son espace de parole car il rebat les cartes de la partition des savoirs académiques.

Ainsi, disons-le d'emblée, les nouveaux critères de la « connaissance constituée » ont renforcé les réflexes disciplinaires et rendu les échanges plus rares, plus difficiles, plus arides et surtout, professionnellement moins rentables. Dans le même temps, l'injonction bureaucratique à un travail collectif et interdisciplinaire ne s'est pas tarie et elle s'est le plus souvent traduite par une juxtaposition de recherches dans différents domaines plutôt que par un partage de compétences qui interroge le croisement de champs de connaissances. Combien de thèmes n'ont-ils pas été traités dans des séries parfois époustouflantes de réservoirs disciplinaires, sagement ordonnés les uns à côté des autres ? En place d'une interdisciplinarité proclamée, c'est une pluridisciplinarité qui s'est souvent épanouie. Une interdisciplinarité assumée tenterait de faire converger les traits communs et de confronter les particularismes ; on assisterait

peut-être à la naissance de phénomènes historiques passés jusqu'alors inaperçus. Au contraire, nous sommes le plus souvent spectateurs d'un rayonnement par diffraction provoqué par une exigence thématique ou théorique qui, sans être totalement subjective, reste souvent hypothétique et délaisse la force de la démonstration comparative. Cette situation que connaît la communauté scientifique a de toute évidence amplement desservi les approches transversales qui tentent de déceler et de comprendre les lignes de croisement d'une production culturelle déterminée dans son ensemble.

Malgré cet état de fait, ces dernières années ont vu deux propositions théoriques nouvelles émerger dans le champ des écrits non littéraires de l'époque moderne. Elles s'emploient à dépasser les cloisonnements disciplinaires non pas en niant leur existence mais en travaillant leur infrastructure. La première repose sur la notion de *Réduction en art*, mise au jour par Hélène Vérin et dont l'étendue des applications a été montrée dans un ouvrage collectif publié en 2008². Celui-ci regroupe les études de chercheurs, principalement français, ayant confronté leurs vues dans le cadre d'un atelier régulier sur deux années. La seconde, moins connue en France, a identifié son propos à travers le terme d'*Erkenntnissteuerung* et a fait l'objet d'un imposant volume, collectif lui aussi, publié à Leyde en 2005³. Malgré un titre en anglais, *Cognition and the Book*, cet ouvrage, fruit d'un colloque qui s'est tenu à Berlin en 2002, est au trois-quarts en langue allemande.

« *Réduire en art, réduire en méthode* » n'est pas une notion inconnue, puisque l'usage est déjà enregistré dans la première édition du dictionnaire de l'Académie française en 1694. Elle n'a cependant pas fait l'objet d'une théorisation complète au cours de l'époque moderne et, dépourvue de cet appui immédiatement visible, fut oubliée des historiens. La *Réduction en art* est un projet intellectuel établissant des règles pragmatiques de formulation des savoirs pratiques. Il puise ses modèles dans les exemples passés disponibles : la rhétorique, les mathématiques, l'architecture. La première pour l'ordonnancement du discours qu'elle procure : Cicéron parlait déjà de réduction en art. Les secondes pour la systématité de

2 *Réduire en art, la technologie de la Renaissance aux Lumières*, Pascal Dubourg Glatigny, Hélène Vérin (dir.), Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2008.

3 *Cognition and the Book : Typologies of Formal Organisation of Knowledge in the Printed Book of the Early Modern Period*, Karl A. E. Enenkel, Wolfgang Neuber (éd.), Brill Éd., Leyde, 2005.

l'exposé : le classement didactique qui préside à l'établissement des textes d'Euclide n'y est pas étranger. La troisième pour son caractère planificateur : Vitruve procure en effet toutes les étapes de la mise en œuvre de l'idée, de la conception à la réalisation.

Certes, l'ouvrage de 2008 ne constitue qu'une première proposition pour des recherches ultérieures. Une étude onomasiologique pourrait faire apparaître d'autres termes correspondant à la réduction en art, ce qui soulignerait sa qualité de phénomène culturel. En outre, l'étude de l'expression de la réduction en art à travers l'image, qui joue un rôle important dans les traités étudiés, n'a été que frugalement présentée au lecteur⁴. Seule la traduction dans d'autres pratiques des connaissances essentiellement visuelles, comme par exemple la géométrie, a été exposée. Mais l'étude approfondie de l'expression figurée de la réduction en art nécessiterait une double approche dans chacun des domaines abordés : non seulement une connaissance du champ disciplinaire et de l'évolution des contenus mais également de l'émergence et du développement de l'image. Ceci se réfère tant à la tradition iconique propre au champ étudié qu'à l'évolution des modes de représentation en général, observés en premier lieu dans les pratiques artistiques. Depuis quelques années, on assiste d'ailleurs à des travaux qui vont dans ce sens, mais peu de disciplines sont concernées : citons la cartographie ou la médecine. Il n'était alors pas réaliste de mettre en œuvre sur une large échelle ces complexes démarches. Même les contributions consacrées aux pratiques artistiques, comme la peinture ou la gravure, les évitèrent prudemment.

Les travaux de l'atelier ne cherchèrent pas seulement à identifier par citation le phénomène de *réduction en art* dans le discours des auteurs. Il s'agissait également d'éprouver la validité de cet outil dans les pratiques de mise en forme et en texte d'un savoir tourné vers l'action. Pour cette raison, des domaines très différents voire éloignés ont été étudiés dans l'ouvrage de 2008. Ce choix de la diversité est délibéré, il réunit des sphères intellectuelles et artisanales préoccupées tant par la fabrication matérielle d'objets (la gravure, les infrastructures d'extraction minière. . .) que par la constitution immatérielle du savoir (la linguistique, les méthodes mathématiques. . .) ou le déploiement d'actions (la poliorcétique,

4 Sur la généalogie des images ayant une fonction de réduction en art, voir P. Dubourg Glatigny, « Réduction en art et visualisation des savoirs », dans *Voir l'architecture*, Annick Lantenois, Gilles Rouffineau, Paris, éditions B42, 2015, p. 19-32.

la didactique...). Les travaux de l'atelier ont progressivement montré que l'on pouvait envisager deux types distincts de disciplines : celles qui contribuent à l'infrastructure transversale de mise en ordre des savoirs (les mathématiques, le droit, l'architecture...) et celles ayant employé ces ressources pour rassembler les savoirs et ordonner leur propos (la peinture, la danse, l'escrime...). Comme on le voit, cette distinction n'est pas étrangère à l'ancienneté de la tradition des disciplines : celles qui ont établi leur tradition écrite à partir de la Renaissance prennent plus généralement place dans la seconde catégorie.

Il peut paraître contradictoire d'employer un instrument de structuration des savoirs forgé par un domaine du savoir, par exemple les *Éléments* d'Euclide ou les ordres de l'architecture de Vitruve, pour exposer une démarche ou une méthode qui est étrangère à leur propos. Il ne s'agit pas à proprement parler d'hybridation puisque chaque savoir continue à poursuivre son objet propre, mais de l'emprunt d'un mode conceptuel, exploratoire et opératoire à un autre domaine de savoir plus éprouvé. Il s'ensuit inévitablement une axiomatisation des savoirs, fondée en partie sur la fidélité envers l'héritage de l'Antiquité, témoin de leur efficacité.

Ainsi la réduction en art est un processus intellectuel de collecte et de mise en ordre de l'information qui, s'il a rencontré indéniablement un intérêt variable selon les périodes et les aires culturelles, connaît une continuité attestée entre l'Antiquité et le début du XIX^e siècle. À ce moment, il s'éteint progressivement au profit de nouveaux types d'écrits, comme le *manuel*, un terme qui perd alors le sens de l'époque moderne qui renvoyait aux ouvrages portatifs pour recouvrir désormais une démarche didactique liée à des conditions institutionnelles spécifiques de transmission des savoirs.

Si la notion de *réduction en art* dessine une portion limitée de la production écrite de l'époque moderne, elle n'en touche pas moins tous les domaines du savoir pratique, ce qui constitue un phénomène rare. Le terme de *traité* désignait jusqu'à présent tout discours composé sur quelque matière que ce soit et passé à l'écrit, ne relevant pas de la fiction littéraire ; désormais, l'emploi historiographique de la notion historique de *réduction en art* permet de distinguer un sous ensemble de cette très large et trop commode catégorie.

La délimitation des catégories implicites des ouvrages écrits ne constitue cependant pas le seul objet de ces études transversales sur les écrits non

littéraires à l'époque moderne. En effet, les sciences historiques et philosophiques se sont toujours préoccupées des différentes méthodes de construction des savoirs et ont contribué à déterminer la part de l'innovation et celle du réemploi dans les dispositifs exploratoires. L'intérêt soutenu pour les méthodes de systématisation, comme les arbres de connaissance, les dictionnaires et les encyclopédies, outils de classification par nature, en témoigne. Ces études ont attiré l'attention sur l'existence possible de mécanismes plus systématiques dont relève la *réduction en art*. En ouvrant simultanément leur champ d'investigation à des disciplines en apparence hétérogènes, elles auraient pu donner lieu à une approche plus généralisée sur les phénomènes de formalisation des savoirs, ce qui ne s'est pas produit.

Les critères intellectuels du passage à l'écrit, ses méthodes et ses exigences, constituent donc une approche possible de l'étude transversale du texte moderne. La forme physique que ces démarches revêtent au moment du passage au livre imprimé en constitue une autre. Pour la réduction en art, l'invention de l'imprimerie ne constitue pas une rupture, elle permet de redoubler les ambitions de diffusion des savoirs au service du bien commun. Il s'agit d'une évolution du support et non du contenu. C'est en se fondant à l'inverse sur cette évolution technique que l'*Erkenntnissteuerung* se propose d'étudier la formalisation des savoirs, littéralement « le pilotage des savoirs ».

Le terme de *Steuerung* provient à l'origine du lexique de la navigation maritime et évoque la conduite des navires. Il appartient plus largement au vocabulaire technique et désigne les outillages possédant une possibilité de manœuvre ou de direction. Il se réfère à l'infrastructure. Dans le *Deutsches Wörterbuch*, dit « dictionnaire des frères Grimm », on fournit son équivalent latin « *sustentaculum* » : le soutien, le support, la structure. Il est également présent dans le vocabulaire administratif, où il désigne la mise en œuvre des politiques et des procédures. Enfin, il est aujourd'hui parfois employé dans le vocabulaire policier et se réfère alors au traitement de l'information criminelle, à la fois son organisation et les analyses qu'on en retire. Associé donc à *Steuerung*, *Erkenntnis* revêt donc aujourd'hui le sens de savoir mais aussi d'information.

L'unité de médiévistique de l'université de Fribourg (Suisse), développa autour de 2009 plusieurs activités autour de cette notion d'*Erkenntnissteuerung*. L'établissement bilingue se devait de trouver un équivalent en français et c'est l'expression de « processus cognitifs » qui

fut choisie, suivant la piste annoncée par le titre anglais de l'ouvrage de 2005 dans lequel les termes « cognition and the book » étaient juxtaposés sur un même niveau. Il est vrai que la notion de capacité cognitive est employée depuis le Moyen Age : dans sa traduction de *l'Éthique* d'Aristote, Nicole Oresme fait usage de l'expression « puissance cognitive⁵ » pour désigner les capacités d'acquisition de la connaissance. Dans l'après-guerre cependant, le développement des recherches sur l'intelligence artificielle donna un nouvel élan à la notion « cognitive » qui établit alors un champ émergent des sciences humaines aux États-Unis. Ces travaux s'appuient souvent sur des protocoles systématiques de recueil de l'information, parfois traitée par des outils informatiques. Les sciences cognitives ont par la suite essaimé leurs méthodes dans toutes les branches des sciences humaines qui ont alors déplacé leur niveau d'exigence et l'ont élevé sur un terrain plus anthropologique et parfois même biologique, visant à la compréhension générale de la pensée humaine. Dans le même temps, à travers le recours aux méthodes automatisées de traitement des données, ces sciences ont nourri un idéal de plus grande objectivité analytique. Ces approches se traduisirent en de nombreuses tendances dont la cybernétique est peut-être la plus célèbre : celle-ci connut un large succès dans les sciences sociales, notamment en Allemagne. Les sciences cognitives se sont ainsi opposées aux travaux de philosophie et d'histoire de la pensée qui réfléchissent dans des contextes spécifiques sur des séries nécessairement limitées d'objets.

La question du matériau documentaire et des limites qu'on lui assigne n'est ici pas anodine. En effet, l'extension des corpus tendant à une exhaustivité supposée enlève aux textes étudiés le caractère profondément hiérarchique qu'ils possédaient dans les sociétés qui les ont produits. Leur facteur de pénétration socio-culturelle fut inmanquablement variable, intermittent et la constitution de corpus larges ou indiscriminés induit à une certaine interchangeabilité des données. Le corpus des ouvrages de connaissance antique est par exemple composé d'une grande variété de textes, appartenant à des disciplines très différentes et suivant des traditions hétérogènes : on ne pourrait regrouper tous ces ouvrages que difficilement dans une seule catégorie nouvelle. L'interdisciplinarité ne peut s'exercer sur une négation des barrières disciplinaires et hiérarchiques générées par les sociétés historiques. Le regroupement d'un matériau

5 Nicole Oresme, *Le livre de Éthique d'Aristote*, New York, G. E. Stechert & Co, 1940, p. 357.

hétérogène dans une même catégorie relève d'une interdisciplinarité de fait, dictée par un postulat anachronique, alors que le travail sur les croisements disciplinaires devrait conduire le chercheur à expliciter et à construire des connexions implicites mais historiquement attestées.

Par sa nouveauté, l'ouvrage dirigé par A. E. Ernenkel et W. Neuber ne prétend cependant pas atteindre ce niveau de systématisme qu'on peut légitimement considérer comme stérile. Il se fonde sur ces notions de transmission des savoirs et de pilotage de la connaissance. Il s'emploie à mettre en évidence les phénomènes de littérisation des savoirs en prenant acte de la rupture que provoqua le passage de la copie scripturale à la reproduction mécanique au début de l'époque moderne. La forme physique du support du savoir est ici essentielle. Les auteurs étudient les aspects formels du livre imprimé : les frontispices, la division des textes entre titres, chapitres et paragraphes, les index de sources, d'auteurs, de notions, l'établissement de l'appareil de notes, les *marginalia*. Pour ce faire, ils s'appuient sur des ressources élaborées depuis longtemps par la bibliothéconomie. Celle-ci avait jadis hérité ses méthodes en partie de la codicologie, tout en les adaptant au nouveau support imprimé. L'idée sous-jacente est que le livre imprimé, procédé mécanique, a produit une standardisation de mise en forme des savoirs. L'information ainsi formalisée s'en est trouvée substantiellement modifiée. Elle est devenue plus facilement assimilable et malléable ; son évolution ultérieure en était rendue plus aisée. Par sa diffusion plus large que le manuscrit, le livre imprimé n'aurait pas seulement permis une amplification de la propagation des connaissances mais sa nature physique même aurait contribué à une plus grande efficacité et maniabilité des savoirs transmis.

Prenant appui sur cette rupture historique, une partie importante de l'ouvrage est consacrée aux incunables qui mettent en évidence le seuil de la modification morphologique des savoirs entre manuscrits et imprimés. Si au xv^e siècle, l'organisation du texte dans la page reflète à l'évidence l'ancien mode d'exposé formel (les colonnes de lecture par exemple), les contraintes – ou les ressources – de l'imprimerie imposent de nouvelles mises en page. Il y a certes déjà beaucoup à faire dans l'étude de l'organisation de la page, mais on pourrait s'étonner que les modes de formulations linguistiques imposés par l'imprimerie (ligatures, ponctuation, diacritiques...), porteurs eux-aussi de conséquences sur les contenus, semblent ne pas avoir joué de rôle dans ces recherches.

Les articles traitent de thématiques très variées : la méthode (un chapitre entier est consacré à Descartes, à Érasme, à Longin...), la littérature religieuse, la philosophie naturelle, la connaissance antiquaire, mais aussi les pratiques et les sciences mixtes comme la cosmographie, la médecine ou la perspective. Les techniques à proprement parler s'en trouvent absentes alors que la littérature (roman, nouvelles...) est très représentée. Étrangement, les sciences camérales, nées en Allemagne, qui inventèrent la manière d'administrer l'économie et la société et fournirent donc un modèle de régulation du discours performatif en sont également éloignées⁶. D'une manière générale, il semble que tous les thèmes aient été choisis sans prendre garde aux modes historiques de disposition des savoirs qui trouvent leur origine dans la tradition née du *speculum*. Celle-ci connut une grande diffusion en Allemagne. À la lecture des différents chapitres de l'ouvrage, il est difficile d'oublier que les modes de classification ont été élaborés en fonction de domaines de savoirs spécifiques et en vue de servir des projets intellectuels déterminés. Leur intégration aurait nécessité de prendre en compte les contenus et les visées des auteurs, ce que l'ouvrage préfère mettre de côté en se concentrant sur les aspects formels et les données formalisables. Est-ce donc un choix délibéré de délaisser la finalité des différents savoirs rédigés ? Si l'approche avait intégré l'évolution des modes délibérés de structuration matérielle propres à chacun des domaines, n'aurait-elle pas quelque peu interféré avec la mise en place de l'*Erkenntnissteuerung*, un instrument historiographique qui, se situant sur un terrain purement formel et technique, laissant de côté toute explication téléologique, est supposé plus neutre ?

Cognition and the book se concentre en effet sur l'analyse du paratexte dans tous ses aspects. La distinction entre les instances éditoriale et auctoriale n'est pas systématiquement notée, peut-être parce que de nombreux articles étudient soit des séries, soit des rééditions de textes antérieurs. Cette distinction est de toute évidence secondaire dans le cadre de l'étude du « pilotage des savoirs » et nous renverrait dans une problématique de l'intention qui lui est étrangère. Seul le texte, tel qu'il est transmis ou proposé à la transmission, est pris en

6 Sur ces sciences, voir l'ouvrage récent sous la direction de Pascale Laborier, Frédéric Audren et al., *Les sciences camérales. Activités pratiques et histoire des dispositifs publics*, Paris, PUF, 2011.

compte. À nouveau, la finalité des savoirs est considérée dans ce cadre comme secondaire. On peine cependant à oublier que l'objet que les auteurs et les éditeurs étudiés s'assignent, leur public cible, leur souhait d'intervenir sur le monde jouent un rôle déterminant dans leur mise en forme. Le paratexte ne fonctionne que si les composants internes sont mis en regard des facteurs externes, c'est-à-dire si l'on procède à une forme de contextualisation. Si l'on suivait la nomenclature de Gérard Genette, il conviendrait ici de parler plus précisément de péritexte et non de paratexte, puisque les sollicitations extérieures au livre sont laissées en chemin⁷. Quelques ponts vers les stratégies éditoriales sont toutefois lancés, ils rapprochent alors le propos de l'intérêt actuel pour les mécanismes financiers et commerciaux qu'il convient désormais de faire apparaître dans toutes les sciences humaines. Notons enfin que l'ouvrage s'engage sur le terrain difficile de l'étude de l'image, à travers son comportement dans le livre entendu comme objet matériel, perturbateur de contenu textuel. L'image, ainsi considérée comme un péritexte (vignette, schéma, graphique, planche gravée séparée...), est envisagée par un certain nombre d'articles, mais toujours suivant un rapport texte-image qui renvoie à une relation iconographique classique.

Entre *réduction en art* et *Erkenntnissteuerung*, deux mécanismes d'étude des textes anciens, assez radicalement différents, sont donc mis en regard. D'un côté, une démarche particulière, questionnant la désignation du travail sur le texte destiné à l'action, fondée sur l'identification de l'usage récurrent d'une procédure intellectuelle, la « réduction en art » et de ses variantes. Cette démarche prend principalement son appui sur un examen empirique du substrat historique dont le lien entre l'expression et la notion qu'il véhicule est apparu dans des contextes parfois inattendus. De l'autre, une démarche appliquant un outil contemporain d'analyse, l'*Erkenntnissteuerung*, fouillant et ordonnant la forme des savoirs pour faire apparaître des phénomènes et une organisation logique qui échappe aux producteurs des textes eux-mêmes. Cet outil est évidemment plus universel et peut être appliqué de façon indiscriminée à tout type de texte imprimé. Ces deux approches, si elles partagent le souhait de prendre en examen simultanément des disciplines aujourd'hui éloignées, se fondent cependant sur deux propositions radicalement différentes. La

7 Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Éd. du Seuil, 1987.

première se propose de cerner une notion disparue restée enfouie dans la matière historique, la seconde cherche à mettre en œuvre un outil historiographique nouveau, du moins dans le champ des études sur les savoirs. Les deux propositions, apparues au même moment, montrent cependant le besoin de reconstruire des parcours transversaux d'étude des textes disciplinaires afin de pouvoir élaborer de nouveaux discours sur ces textes et donner naissance à des questionnements inédits.

Pascal DUBOURG-GLATIGNY
CNRS (Centre Alexandre Koyré)